

Catherine Chauche

« La langue, par sa liaison virtuelle avec la pensée, est un des plus importants secrets de la nature »,  
Gustave Guillaume<sup>1</sup>

## **Grammaire de la présence : l'apport de Gustave Guillaume à la réflexion de Henri Maldiney**

Catherine CHAUCHE<sup>2</sup>

Tous les lecteurs de Maldiney ont certainement été frappés par la fréquence de ses références à la théorie grammaticale de Gustave Guillaume et aussi par l'aisance avec laquelle il l'expose et l'insère dans sa propre théorie. Il ne peut être ici question d'envisager tous les aspects de l'apport guillaumien à Maldiney, mais plutôt d'évoquer ceux qu'il en retient, ceux qu'il modifie, et aussi ceux qu'il critique<sup>3</sup>. Nous nous cantonnerons à l'image-temps du français à partir de laquelle Maldiney a ouvert un grand nombre de pistes dans les domaines de l'art et de la psychiatrie. Pour la bonne compréhension de la pensée guillaumienne, nous nous appuyerons sur six schémas conçus à partir de ceux qui figurent dans les *Leçons de linguistique* et *Langage et Science du langage*, l'ouvrage que Maldiney cite le plus souvent.

Né en 1883, Gustave Guillaume est le fils naturel de Françoise Caroline Guillaume et de Gustave Achille Guillaumet, peintre orientaliste, spécialiste des paysages du Sahara algérien. Dès qu'il est en âge de travailler, le jeune Guillaume devient commis de banque et, parallèlement, il développe une passion autodidacte pour les langues, dont le latin, le grec et le russe, tout en donnant des cours de français à des Russes émigrés. En 1909, cette passion attire l'attention de l'un de ses clients, le célèbre linguiste et comparatiste Antoine Meillet qui l'invite à suivre ses cours à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes où il va découvrir la recherche de Saussure entre 1909 et 1919, date à laquelle il obtient son diplôme. En 1923, Guillaume publie son premier ouvrage consacré au *Problème de l'article et sa solution en français* ; vient ensuite *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*, suivi de *L'architectonique du temps dans les langues classiques* qui sort en 1929, deux ans après *Etre et temps*. Précisons que Guillaume n'avait jamais entendu parler de Heidegger, ni Heidegger de Guillaume. Grâce à Meillet qui, sur son lit de mort, avait fait promettre à Emile Benvéniste de lui donner des heures d'enseignement à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Guillaume

---

<sup>1</sup> *Langage et Science du langage*, Paris, 1984, Librairie A.G. Nizet, / Québec, Presses de l'Université Laval, p. 160.

<sup>2</sup> Catherine CHAUCHE, maître de conférences HDR, a enseigné la littérature anglo-saxonne à l'Université de Reims jusqu'en 2011. Sa recherche, appliquée à l'analyse textuelle et picturale, allie à la phénoménologie de Heidegger et Maldiney la grammaire de Gustave Guillaume. En 2004, elle a publié sa thèse révisée sous le titre *Langue et monde* aux Editions L'Harmattan ; elle y expose sa méthode d'analyse existentielle et présente des études de textes littéraires (roman et poésie) français et anglo-saxons. Actuellement, elle poursuit ses publications et approfondit sa méthode à partir de l'apport des chercheurs de la *Daseinsanalyse*.

<sup>3</sup> A titre d'exemple : dans *Âîtres de la langue et demeures de la pensée*, p.103, Maldiney ne ménagera pas ses critiques à l'égard de la conception guillaumienne du parfait et de l'aoriste grecs.

commence une carrière de chargé de conférences en 1938 à l'âge de 55 ans. Il dispensera deux leçons et une conférence par semaine jusqu'à sa mort en 1960.

Il est difficile de citer les noms de tous les linguistes<sup>4</sup> qui se sont intéressés à la grammaire de Guillaume. Nous retiendrons le nom de son principal disciple et légataire scientifique, le Québécois Roch Valin<sup>5</sup> qui, en 1974, a ouvert, à l'Université Laval de Québec, le Fonds Gustave Guillaume où se trouvent tous les originaux de ses écrits et un grand nombre d'inédits<sup>6</sup>. Ce fonds a aussi assuré la publication des *Prolégomènes à la linguistique structurale*<sup>7</sup> en 2004 et d'une bonne partie des *Leçons de linguistique* en collaboration avec les éditions Klincksieck et les Presses Universitaires de Lille. Il faut aussi compter avec le regard des philosophes sur l'œuvre de Guillaume, parmi eux André Jacob<sup>8</sup>, Gilles Deleuze<sup>9</sup>, Giorgio Agamben<sup>10</sup> et Paul Ricoeur. Enfin, n'oublions pas le psychiatre-psychanalyste belge Jacques Schotte qui fut l'ami proche de Henri Maldiney.

## I. La méthode de Gustave Guillaume : éléments théoriques.

Dans le sillage de Ferdinand de Saussure, Gustave Guillaume envisage le langage selon la partition *langue / parole*, mais remplace le deuxième terme par *discours*, notion qui lui semble plus ouverte que celle de parole puisqu'elle recouvre les moyens d'extériorisation de la langue<sup>11</sup> que sont l'écrit, l'oral, la pictographie et le geste. La méthode guillaumienne, éminemment phénoménologique, consiste à remonter « pas à pas » des faits de discours qui sont en nombre infinis et qui constituent la face visible, dite « autoptique » du langage, jusque dans l'invisible des profondeurs dites « cryptologiques » de la langue en tant que « système de systèmes ». Guillaume est en effet convaincu que « ce sont les lumières de la fin [le discours] qui éclairent les ténèbres du commencement »<sup>12</sup>, c'est-à-dire l'édifice secret et permanent de la langue. Ce faisant, il invite ses étudiants et lecteurs à se lancer dans la *psychomécanique*, la discipline qu'il a fondée, tout en se livrant à des exercices de *grammaire psychosystématique*. Ces derniers consistent à examiner et croiser entre eux les faits de discours pour retrouver les structures de la langue, c'est-à-dire des êtres de pure relation et de pure abstraction que la psyché édifie et spatialise en elle-même. L'édifice caché que forment ces structures se révèle grâce à un voir mental ou « voir de compréhension » qui s'oppose au

<sup>4</sup> Parmi les plus connus, nous pouvons citer Joly, André (*Essais de systématique énonciative*, P.U. Lille, 1987) ; Moignet, Gérard (*Grammaire systématique*, Paris, Klincksieck, 1981) ; Soutet, Olivier (*Linguistique*, Paris, PUF, Quadrige, 1981) ; sans oublier le linguiste-écrivain sud-africain, Prix Nobel de littérature 2003, Coetzee, John, Maxwell, « Time, Tense and Aspect in Kafka's *The Burrow* », in *Doubling the point : Essays and Interviews*, edited by Davis Attwell, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1992.

<sup>5</sup> Valin, Roch (1918-2012) a écrit des préfaces aux *Leçons de linguistique* de G. Guillaume qui ont été publiées et de nombreux ouvrages parmi lesquels : *L'envers des mots. Analyse psychomécanique du langage*. Québec / Paris, PU de Laval et Klincksieck.

<sup>6</sup> Les inédits de Gustave Guillaume peuvent être également consultés au Fonds Gustave Guillaume constitué par le Professeur Guy Cornillac à Chambéry, Université de Savoie.

<sup>7</sup> *Prolégomènes à la linguistique structurale*, Québec, P.U. de Laval, 2004.

<sup>8</sup> Jacob, André, *Temps et langage*, Paris, A. Colin, 1967.

<sup>9</sup> Deleuze, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968.

<sup>10</sup> Agamben, Giorgio, *Le temps qui reste, un commentaire de l'Épître aux Romains*, Paris, Rivages poche, 2004.

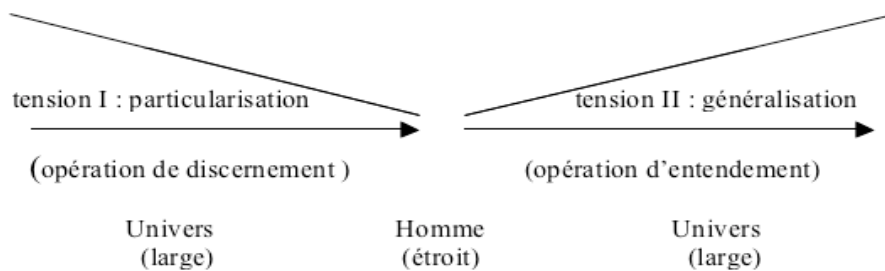
<sup>11</sup> *L.Sc.L.*, p.29.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 184.

simple « voir de constatation » des faits de discours pratiqué dans la linguistique traditionnelle. Ce « voir de compréhension » résulte de la lucidité puissancielle propre à l'humain qui s'est progressivement dégagée de ce que Guillaume appelle « la turbulence mentale originelle ». Ces précisions nous rendent à l'évidence que le préfixe *psycho* de *psychomécanique* et *psychosystématique* ne doit pas être compris dans son sens habituel. Ce que Guillaume ne manque pas de rappeler en affirmant qu'il s'adresse autant aux philosophes qu'aux linguistes<sup>13</sup> puisque la psychomécanique peut « devenir rapidement la souveraine des sciences humaines »<sup>14</sup>. Le préfixe *psycho* est donc bien là pour signaler le caractère intellectif ou mental des phénomènes linguistiques étudiés. D'où le qualificatif de *mentaliste* appliqué à cette théorie, qualificatif que Guillaume lui-même revendique lorsqu'il intitule l'un de ses derniers ouvrages : *Essai de mécanique intuitionnelle*<sup>15</sup>. A cela, s'ajoute le fait que le mentalisme des structures de la langue est recouvert par le physisme du signe / signifiant, ou même du geste, dès l'entrée en discours. Il ne faudrait pas en déduire que la langue serait pré-existante au discours. En effet, Guillaume explique que la langue se construit à partir des tentatives faites en discours pour trouver l'expression la plus juste, selon la loi de *suffisance expressive*. Au fil de la diachronie, les structures ainsi formées vont intégrer progressivement le réservoir de la langue.

### ***Le tenseur binaire radical***

Le point essentiel pour Guillaume est que la lucidité puissancielle articule, en langue, le rapport univers / homme qui la fonde. Le rapport social homme / homme, quant à lui, ne vient qu'en second et se déploie uniquement dans le discours. On aurait donc tort de voir dans la linguistique une science sociologique puisque c'est le rapport univers / homme qui édifie le langage dans la pensée humaine : il est le pivot à partir duquel s'élabore le rapport de l'universel et du singulier, l'univers étant le large, le « lieu sans plus grand » et l'homme étant l'étroit, le « lieu petit et singulier dans l'univers »<sup>16</sup>. L'opérateur des mouvements de cette architectonique grammaticale est un mécanisme auquel Guillaume a donné le nom de *tenseur binaire radical* qu'il représente de la façon suivante :



*schéma n°1 : le tenseur binaire radical*

L'originalité de ce mécanisme, que Guillaume définit comme « la condition même de puissance de l'esprit humain »<sup>17</sup>, réside dans le fait que les deux tensions qui le constituent - la tension fermante I et la tension ouvrante II - ne s'opposent pas mais s'additionnent, sans retour en arrière possible, selon une logique de « successivité additive » ou « loi de non-

<sup>14</sup> *L.Sc.L.*, p. 42.

<sup>15</sup> *Essai de mécanique intuitionnelle*, P.U. de Laval, Québec, 2008.

<sup>16</sup> *L.Sc.L.*, p. 44.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 198.

réurrence »<sup>18</sup> basée sur la répétition des systèmes qui se transforment en évoluant. Cette successivité représente un parcours temporel, celui de la pensée qui se déploie à notre insu dans tous les systèmes de la langue pendant une durée infinitésimale appelée *temps opératif*. Ce dernier n'a rien à voir avec le temps historique, mais il correspond à l'espace mental ouvert par les structures de la langue. En d'autres termes, les opérations qui président, par exemple, au choix d'un article ou d'une désinence verbale sont des opérations inconscientes se déroulant presque instantanément.

Comme le montre le schéma n°1, la dynamique du tenseur binaire conditionne la formation du mot avec, en tension I, un premier mouvement de *discernement* du particulier qui émerge du *pensable* pour extraire la notion qui crée un sémantème. De ce premier mouvement émerge un second mouvement *généralisateur* en tension II : celui-ci correspond à une opération d'*entendement* qui attribue au mot une partie du discours (nom / adjectif / verbe...). Maldiney reprend à son compte cette théorie qu'il cite dans « La méconnaissance du sentir »<sup>19</sup>, mais il la précise en expliquant qu'au stade de l'apparition du langage, « l'univers pensable que Guillaume postule au départ, sans pouvoir en préciser les conditions de présence, n'est là qu'au niveau de la *Stimmung*, comme ce qui est donné à penser et qui, pour l'être, exige la création de la langue. ». Maldiney veut dire par là que l'on est encore dans une dimension pathique où la langue n'est que « pressentie », bien avant que les sémantèmes n'aient été objectivés en concepts, comme dans le cas des langues occidentales.

Le tenseur binaire est bien l'opérateur majeur non seulement de la formation du mot et de l'acte de langage, mais de tous les systèmes de la langue, parce qu'il est le révélateur de l'aptitude humaine à contraster, ce que Guillaume considère comme « un grand fait de civilisation ». Sans cette aptitude, la pensée humaine ne pourrait s'exercer et buterait sans cesse contre la vision d'un univers amorphe et sans limites. De plus, avec le tenseur apparaît une autre prérogative de l'humain qui est de saisir le mécanisme de sa propre pensée face à l'univers et ainsi d'établir le lien avec le monde en tant qu'altérité et partie de lui-même. Si l'homme ne vit pas ce rapport homme / univers - explique Guillaume - il se prive de la *représentation* qui est le fait humain par excellence et ne pense plus qu'à la manière de l'animal qui s'en tient au seul domaine de l'expérience.

Il conviendra de garder à l'esprit qu'en psychomécanique, la représentation linguistique n'est pas une simple objectivation des processus de la langue, mais qu'elle correspond à la nécessité pour le linguiste qui accède à *un voir de compréhension* d'inventer « une sémiotique directe du mental »<sup>20</sup> consistant à spatialiser sa pensée sous forme d'un « tracé figuratif ». Les schémas des systèmes - pour la plupart basés sur la dynamique du tenseur - sont autant de *structures* ou *cadres vides* dans lesquels le locuteur va choisir une position<sup>21</sup>, c'est-à-dire une coupe transversale qui correspond à sa visée temporaire de discours. Par exemple, s'il veut parler d'une maison précise, il va intercepter sur le tenseur du système de l'article, l'article *un / une* en fin de tension I, là où le particulier atteint son étroitesse maximale. S'il désigne la maison de son ami, il intercepte l'article *le / la* au tout début de la tension II universalisante, là où elle est encore proche du particulier.

En résumé, les systèmes qui s'inscrivent en langue sur la dynamique du tenseur radical binaire sont à comprendre comme autant d'actes de représentation purement abstraits et en nombre fini, c'est-à-dire de l'*institué*, qui conditionnent un nombre infini d'actes d'expression en discours<sup>22</sup>, c'est-à-dire de l'*improvisé*.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 30

<sup>19</sup> *R.P.E.*, pp. 387-388.

<sup>20</sup> *L.Sc.L.*, p. 32.

<sup>21</sup> Guillaume utilise parfois l'expression « linguistique de position » pour désigner la psychomécanique.

<sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 206-207.

### *La théorie des aires glossogéniques*

Si le tenseur binaire est bien l'assiette qui sous-tend toutes les opérations qui interviennent dans l'acte de langage, ce dernier diffère selon les trois types de langue que Guillaume identifie. Nous nous devons d'exposer les grandes lignes de la théorie des aires glossogéniques, d'une part parce qu'elle constitue l'aboutissement de l'analytique grammaticale de Gustave Guillaume, d'autre part, parce qu'elle permet de situer la systématique des langues (français, allemand, latin, grec, chinois) auxquelles Maldiney fait référence dans sa réflexion sur l'art ou sur les psychoses.

Au départ, l'ambition de Gustave Guillaume est de reformuler la problématique de l'origine du langage à travers l'application de la distinction langue / discours. La théorie<sup>23</sup> des aires glossogéniques expose les processus de la *glossogénie*, c'est-à-dire les trois modes de définition du vocable dans les trois types de langue qui correspondent à trois états de relation possible entre langue et discours. Ces trois états constituent les trois aires glossogéniques. Dans les langues de *l'aire prime*, le vocable se détermine au niveau de la phrase, sans indication morphologique, comme dans les langues à caractères. Il revient donc au locuteur d'affecter une fonction grammaticale à ce vocable dans le discours. Guillaume donne l'exemple du chinois classique dans lequel la saisie lexicale coïncide avec la saisie radicale, ce qui « laisse ouvert au discours (et à la parole poétique) un champ de liberté incomparablement plus grand. »<sup>24</sup>. *L'aire seconde* est dévolue aux langues sémitiques et chamitiques : le vocable y est défini en partie en langue et en partie en discours. L'idée singulière (l'apport sémantique) est contenue dans la racine consonantique et c'est le locuteur qui, en discours, confère une fonction grammaticale au vocable grâce au jeu des alternances vocaliques. *A l'aire tierce*, celle des langues indo-européennes, la fonction de la langue est à son apogée puisque le mot reçoit, avant son emploi en discours, une détermination notionnelle (le concept) et une détermination morphologique (partie du discours : substantif, adjectif, verbe...). Certes, il existe une grande variété de langues et autant d'architectures particulières, mais toutes sont en évolution constante et s'inscrivent d'une manière ou d'une autre dans l'une de ces trois aires linguistiques.

La théorie des aires glossogéniques n'a pas manqué d'attirer l'attention de Maldiney qui, après avoir exposé dans *Art et existence*<sup>25</sup> le schéma de l'acte de langage selon Guillaume, s'interroge sur ce que ce schéma peut apporter à la compréhension du passage du signe à la forme, dans l'art. Il retient en priorité le fait que « les seuils d'articulation que traverse nécessairement l'articulation d'un *dire* aident à situer les moments critiques de la création artistique comme passage *discontinu* du monde à l'œuvre. »<sup>26</sup> Toujours dans *Art et existence*, Maldiney ouvre une réflexion sur les affinités possibles entre l'acte artistique et la formation des langues de l'aire prime et des langues de l'aire seconde<sup>27</sup>. Cependant, à la suite de Lohmann, il se montre plus circonspect à l'égard des langues de l'aire tierce qu'il considère comme objectivantes parce que le radical, puis le mot avec ses flexions dénomment un objet et met en place des règles d'organisation du discours qui anticipent l'approche scientifique du monde<sup>28</sup>. Nous allons voir que, malgré ces réserves, les systèmes de ces langues et, en particulier la formation de l'image-temps du français établie par Guillaume, vont lui

<sup>23</sup> Chauche, Catherine, *Langue et monde*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 83-85.

<sup>24</sup> *L.Sc.L* p. 42, Maldiney citant Guillaume dans *Psycho-systématique du langage I*, Paris / Québec.

<sup>25</sup> Maldiney, Henri, *Art et existence*, p.41.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 43.

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp. 41- 47.

<sup>28</sup> Voir Maldiney, Henri, *Regard, parole, espace*, pp. 397-398.

permettre, non sans quelques modifications, d'affiner son approche de l'art aussi bien que celle des psychoses.

## II. La chronogénèse du français

Les langues occidentales de l'aire tierce divisent l'univers du pensable entre espace et temps. C'est donc à partir du tenseur binaire que se déploie la dynamique des systèmes du nom, de l'article et de l'adjectif, qui ressortissent à *l'Univers-espace*, et du système du verbe, qui ressortit à *l'Univers-temps*. Guillaume a consacré une longue réflexion à la manière dont les langues articulent la temporalité et a été ainsi amené à tracer les *images-temps* du français, de l'anglais, de l'allemand, du latin et du grec auxquelles il a donné le nom de *chronogénèse*. Dans *L'architecture du temps dans les langues classiques*, il livre quelques schémas, comme la chronogénèse du grec, en trois dimensions. Ce n'est pas le cas de la chronogénèse du français, certes conçue en trois dimensions, mais que nous reproduirons en deux dimensions car il manquait à Guillaume l'informatique qui lui aurait évidemment permis de rendre la profondeur des systèmes.

Avant d'examiner la chronogénèse du français, il convient de définir les notions de *temps impliqué* et de *temps expliqué* qui sont associés à la chronogénèse mais diffèrent des notions de modes et de temps. Certes, la chronogénèse articule les cinétismes des modes - que Maldiney assimile à diverses dimensions pathiques - et des temps, il n'en reste pas moins que le temps lui-même s'envisage selon deux perspectives : soit il est envisagé *en extériorité*<sup>29</sup> selon les époques, - passé, présent, futur - que lui attribue le discours et c'est du *temps d'univers* divisible en époques ou *temps expliqué* qui situe l'action par rapport au moment de l'énonciation ; soit le temps est envisagé *en intériorité*, selon l'aspect. Il s'agit alors du *temps impliqué*, celui que le verbe retient en lui en fonction de son sens lexical et qui fait partie de sa propre substance. Guillaume prend l'exemple très simple du verbe « marcher » et explique qu'il suffit de prononcer son nom « pour que s'éveille dans l'esprit, avec l'idée d'un procès, celle du temps destiné à en porter la réalisation. »<sup>30</sup>

Maldiney retient et cite les définitions que donne Guillaume, cependant il explique à plusieurs reprises, dans « L'esthétique des Rythmes », *Penser l'homme et la folie*<sup>31</sup>, et *Aîtres de la langue*<sup>32</sup>, que sa propre vision de l'aspect est plus large que celle de Guillaume : « le temps impliqué n'est pas une simple extension temporelle ni même une durée ; il comporte ce que Bergson nomme des « tensions de durée » et présente des analogies avec les anciens tons de la musique. Le procès impliqué par une action verbale et par l'action qu'elle connote peut être en incidence ou en décadence, en accélération ou en détente, en diastole ou en systole, ou être en incidence sur le fond de sa propre décadence. »<sup>33</sup>

Ce point éclairci, revenons à la chronogénèse du français en commençant par un schéma d'ensemble :

<sup>29</sup> *L.Sc.L.*, pp. 47-48.

<sup>30</sup> *ibidem*, p. 47.

<sup>31</sup> p. 104.

<sup>32</sup> p. 22.

<sup>33</sup> « L'esthétique des rythmes », in *Regard, parole, espace*, p. 216.

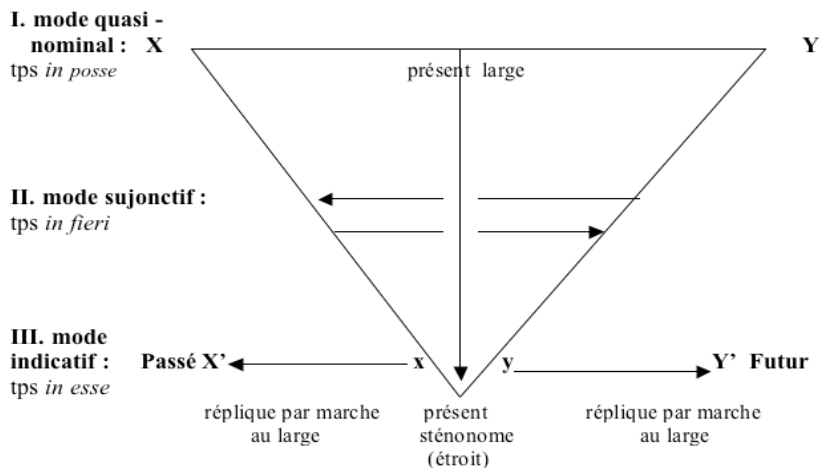


schéma n°2 : Physionomie de la chronogénèse du français

L'axe central de ce schéma représente le mouvement de la pensée qui descend du mode quasi-nominal jusqu'au mode indicatif en une durée opérative infinitésimale. Ce mouvement vertical déploie une chronologie dite *notionnelle* qui correspond non pas à une succession d'événements, mais à une « successivité abstraite » de mode ou *chronothèses* : le temps descend en se découpant selon trois *chronothèses* qui sont autant de coupes transversales, selon une marche qui part du large, le mode quasi-nominal du temps *in posse / en puissance*, passe par le temps *in fieri / en voie de se faire* du subjonctif, et aboutit à l'étroit du présent de l'indicatif *in esse / en effet*, dit aussi présent *étroit* ou *sténonome*.

Nous détaillerons surtout les *chronothèses* I et III qui ont particulièrement inspiré Maldiney en gardant à l'esprit le fait que les opérations figurées ne sont pas statiques mais cinétiques car ce sont des procès.

### Chronothèse I : le mode quasi-nominal (*in posse*)

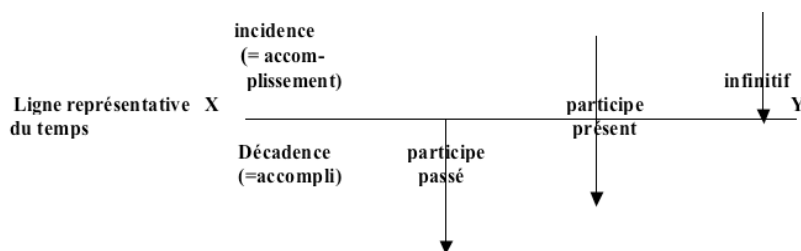


schéma n°3 : chronothèse I, le mode quasi-nominal

Ce mode marque l'entrée dans le plan verbal. Il correspond donc à une interception précoce du temps et en évoque une représentation très peu développée qui est celle d'un vaste présent sans époques précises et sans indication de personne. Le schéma n°3 montre comment les temps du mode nominal se déploient jusqu'à l'échéance finale du verbe dans l'accompli.

A l'infinitif, dit *aperspectif*, la pensée envisage un procès en incidence à la ligne représentative du temps (X-Y), mais sans prolongement, c'est-à-dire sans un accomplissement qui impliquerait de franchir cette ligne ; on reste donc dans l'inaccompli. Le participe présent,

quant à lui, envisage un procès en accomplissement puisqu'il est à la fois incident et décadent par rapport à la ligne du temps. Au participe passé, l'entier du procès appartient à l'accompli et nous avons alors affaire à la *forme morte du verbe* : « L'accomplissement, clos, est révolu, périmé, outrepassé. L'esprit s'en est retiré. »<sup>34</sup>. A ce mode, les mouvements ascendant et descendant du temps ne sont pas perceptibles ; en fait, ils se compensent l'un l'autre et suscitent dans l'esprit « une image acinétique » de l'infinitude du temps, celle de la ligne X-Y « illimitée et immobile à laquelle le verbe échoie ». <sup>35</sup> Tout en reprenant cette conception du mode quasi-nominal, Maldiney remplace la notion d'infini / infinitude par celle de *perpétuité* ou de *toujours*. Ajoutons avec Guillaume que cette image apparemment acinétique relève de la sensation car nous sommes très près du mode nominal dont la spatialité est ressentie par l'homme comme statique alors qu'elle est en mouvement comme toutes les choses. Ce qui amène Maldiney à conclure que la présence est bien là, au mode quasi-nominal, avant le présent de l'indicatif : « Le temps est en germe - comme aussi la présence - dès la première parole qui ne fait pas état de l'opposition des époques. A ce moment, le *Kairos* est perçu dans les événements, il est - au sens strict - projeté dans l'*Aion*, comme le présent de la présence est projeté dans l'aspect. »<sup>36</sup>

La spatialité très palpable dans cette première chronothèse peu élaborée permet à Maldiney une approche quasi grammaticale de l'art qu'il expose souvent en termes guillaumiens. Il situera le présent des dernières œuvres d'un Paul Klee, qui proclame « son appartenance au tout », dans l'*aspect* compris comme le temps impliqué inhérent à la sémantique du verbe. Dans *Ouvrir le rien l'art nu*, les dessins de Seurat sont qualifiés d'« aperspectifs » parce que le verbe qui parle les êtres et les choses « n'est pas au présent de chacun ni n'en exprime la plénitude accomplie. Le verbe est à l'infinitif, dont la dimension scalaire est celle de l'espace ». <sup>37</sup>

Maldiney perçoit dans la forme artistique qu'il définit comme *Gestaltung*, ou forme en voie d'elle-même, un processus très proche de ce qui se déroule pour le verbe au mode quasi-nominal. En effet, comme le substantif<sup>38</sup> qui est en incidence interne puisqu'il se prédique lui-même, la forme s'autoforme en déployant son temps intérieur. Elle est donc, à son tour, en incidence à elle-même, procès qui se déroule dans le temps impliqué. Mais ce procès ne s'oppose pas au temps expliqué de l'univers. Au contraire, il y a coïncidence puisque nous sommes dans l'espace-temps monadique de l'œuvre dans lequel le temps d'univers n'est autre que celui de l'œuvre elle-même. Ce que Maldiney formule de manière aussi pertinente que concise : *une forme s'explique en s'impliquant elle-même*.

Enfin, dans *Aîtres de la langue*, Maldiney rapproche le temps du mode quasi-nominal du temps mythique, celui que les Aborigènes australiens appellent « le temps du rêve », et celui de « l'Inconscient immémorial », d'après Jung<sup>39</sup>. C'est le temps sans indication de personne dans lequel le moi ne s'insère pas encore mais « s'éprouve seulement dans les processus du

<sup>34</sup> *L.Sc.L.*, p. 188.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 187.

<sup>36</sup> *Aîtres de la langue*, p. 37.

<sup>37</sup> p. 142.

<sup>38</sup> Comme l'explique Guillaume, le substantif nous met en présence d'une idéation qui trouve son point d'arrivée en elle-même. Il se forme en *incidence interne* entre un apport sémantique quelconque et son support morphologique (l'unité de troisième personne cardinale). L'adjectif, qui constitue un apport de signification, se forme par un processus d'*incidence externe* puisqu'il va chercher son support de signification dans le substantif. Le verbe, formé aussi en incidence externe, va chercher son support dans le substantif auquel il est attribué en discours et dans la personne ordinale qu'il incorpore (1<sup>ère</sup>/2<sup>ème</sup>/3<sup>ème</sup> personne).

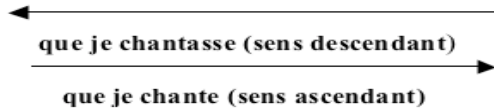
<sup>39</sup> « L'esthétique des rythmes », in *R.P.E.*, p. 217.



monde et les états de choses »<sup>40</sup>. En effet, l'univers mythique constitue lui aussi un monde en soi dans lequel le temps impliqué entre en coïncidence avec le temps expliqué.

### **Chronothèse II : le mode subjunctif (*in fieri*)**

Le schéma détaillé de cette chronothèse se présente ainsi :



*schéma n°4 : chronothèse II, le mode subjunctif*

C'est le premier niveau où il est fait état de la personne et « avec la personne, explique Guillaume, surgit la mobilité du temps selon deux directions opposées... ou bien le temps est vu fuir en direction de ce qui n'est plus » (visualisation descendante du passé), ou bien « il est pensé comme un lieu dans lequel indéfiniment s'additionnent les actes du sujet pensant et tous les événements qui composent, au fur et à mesure de leur apparition, la réalité de son univers » (vision ascendante). Contrairement au mode nominal où chaque point sur la ligne d'horizon est fixe, et aussi à l'indicatif où le présent constitue « un référentiel stable », sans être immobile, « il n'existe au subjunctif aucun repère fixe auquel la pensée, dans la fluence incoercible du temps, puisse référer le procès. »<sup>41</sup>

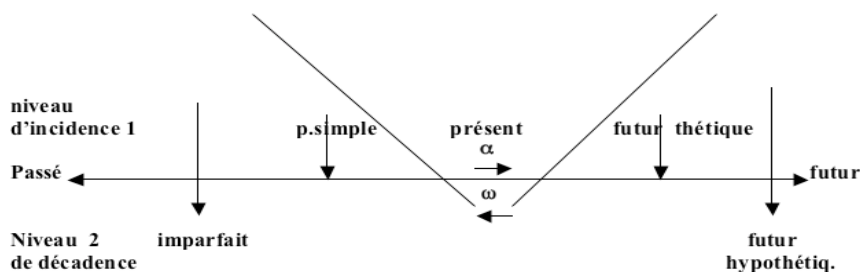
Pour Maldiney, l'apparition de la personne engagée dans le temps indique que le sujet oriente son action selon son propre pathos, ce qui revient à dire que la dimension modale ou chronothétique est « une dimension pathique » :

Sous la terminologie ordinaire des grammairiens qui définissent les formes modales comme expressives de volonté, sentiment, doute, incertitude, souhait, regret, ordre, défense, éventualité, concession, but... affleurent en ordre dispersé les catégories - correspondant à autant de moments critiques - que V. von Weizsäcker a mis en évidence au niveau biologique et sans lesquelles il n'y a pas de compréhension rigoureuse du vivant.<sup>42</sup>

Ce n'est qu'à l'indicatif, avec l'achèvement de la chronogénèse, que va apparaître la dimension autant grammaticale qu'existentielle de la décision et de l'assertion.

### **Chronothèse III : le mode indicatif (*in esse*) :**

Revenons sur le détail de la chronothèse indicative :



<sup>40</sup> *Atires de la langue*, p. 42.

<sup>41</sup> *L.Sc.L.*, p. 270.

<sup>42</sup> *Atires de la langue*, p. 24.

*schéma n°5 : chronothèse III, le mode indicatif*

Un coup d'œil sur la chronogénèse dans son ensemble, au schéma n°2, montre que l'on est passé du présent large, du *toujours* du mode quasi-nominal (chronothèse I), au présent étroit de l'indicatif qui va s'ouvrir latéralement vers le large du passé à gauche et le large du futur à droite. Sur le schéma n°5, ci-dessus, quatre flèches verticales ont été ajoutées, pour indiquer la proportion d'incidence ou de décadence des temps passés et futurs à la ligne du temps (passé-futur). Ces proportions permettront de comprendre comment Maldiney a pu élaborer sa réflexion sur la mélancolie à partir de la position du futur hypothétique.

***Regard sur le présent de l'indicatif***

Si l'on examine de plus près le triangle formé par le présent étroit, on voit qu'il permet la division du temps en époques : celle-ci résulte d'un prélèvement effectué par ce présent sur chacune des époques passée et future, sous la forme de deux parcelles de temps, - l'une venue du futur, l'autre du passé -, appelées *chronotypes*. Le chronotype  $\alpha$  correspond à une parcelle de temps ascendant (petite flèche orientée vers la droite), tandis que le chronotype  $\omega$  porte une parcelle de temps descendant (petite flèche orientée vers la gauche). Guillaume distingue plusieurs thèmes de présent avec des configurations<sup>43</sup> différentes pour les chronotypes  $\alpha$  et  $\omega$ . Il serait trop long d'entrer dans le détail de ces thèmes. Un seul exemple suffira : dans la phrase « Pierre lit », on a affaire à un présent à *thème versif / descendant* dont le flux s'écoule du chronotype  $\alpha$  en direction d' $\omega$  et qui évoque un procès en cours, l'inaccompli (incident) versant dans l'accompli (décadent). Ce qui revient à dire : « Pierre est en train de lire, il a lu, lit, il va lire encore. »<sup>44</sup>

Dans *Aîtres de la langue*, Maldiney commente largement cette chronothèse et fait quelques suggestions. Ainsi, lorsque Guillaume parle d'« élargissement du présent vers le passé ou vers le futur », il propose de remplacer « élargissement » par « ouverture ». On ne peut que l'approuver car, seul, le pouvoir-être d'une présence peut susciter l'ouverture d'une ex-stase temporelle. Toujours selon Maldiney, l'extention du temps n'est plus alors seulement *intension*, mais *pro-tension* et *ré-tension* », car ce présent n'est plus un présent-limite, mais un présent fondateur du temps qui retient en lui une fraction de passé et une fraction de futur :

Le passé ne fait pas que passer. La passivification du passé reste *toujours* en ad-venir. L'avenir ne fait pas que venir. La futurisation du futur est *toujours* en départ ». *Ce toujours* est la perpétuité de la genèse du présent (comme origine du temps) à tout moment donné comme limite du temps.<sup>45</sup>

Dans ce même passage d'*Aîtres de la langue*<sup>46</sup>, Maldiney esquisse un rapprochement avec la théorie du psychiatre hongrois Zsondi en expliquant que l'étrécissement du présent de l'indicatif, mis en évidence par G.Guillaume, se démontre être une « egosystole<sup>47</sup> », et

<sup>43</sup> *L.Sc.L.*, pp. 61-65.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 66.

<sup>45</sup> *Aîtres de la langue*, p. 36.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 38.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 38, note de Maldiney citant Szondi, *Diagnostic expérimental des pulsions*, Paris, Trad. R.Bejarano-Pruschy, Vrin, 1952, p.162 : « Le diagnostic expérimental des pulsions distinguent deux sortes de besoin pulsionnel constituant le moi : 1. le besoin pulsionnel diastolique, créateur du moi, dilatateur du moi. C'est par lui que les exigences pulsionnelles cachées peuvent devenir conscientes.... la création du moi, la volonté de puissance, la mégalomanie, l'inflation psychique, la paranoïa....

l'ouverture des horizons présencielles une « egodiastole ». Sans aller plus loin dans la théorie de Szondi, nous en retiendrons que le présent se révèle comme le lieu grammatico-existential à partir duquel se nouent les instances pulsionnelles.

Enfin, Maldiney voit dans le présent étroit de l'indicatif le *Kairos*, « le moment qui décide et ouvre le temps en fixant le sens », puisqu'à ce stade final de la chronogénèse le temps est envisagé dans son intégralité et la présence, que l'on a vue en germe dans le mode quasi-nominal, « prend position comme présent, par rapport à son monde. »<sup>48</sup> Guillaume appelle ce présent de la décision qui contient une parcelle de passé et une parcelle de futur opposées « le présent précurseur », ce que Maldiney commente de la manière suivante : « Le moment de la décision est par essence paradoxal, il est à la fois versif et inversif - opposé et soumis au sens du temps, c'est-à-dire libre et destinal : la décision constitue en l'accomplissant le pas à partir duquel on ne revient pas en arrière. »<sup>49</sup>

### ***La répartition des temps passés et futurs à l'indicatif***

Rappelons d'abord que, pour Guillaume, la pensée procède par *pesées* du temps et arrête sa saisie à différents stades. Cette notion de pesée sera utile pour comprendre la formation des divers temps passés et futurs. Commençons par les passés.

A gauche du schéma n°5, au niveau 1, le passé simple (ou prétérit défini) est tenu « en incidence » à la ligne du temps (passé-futur) et exprime une « réalité d'accomplissement ». Quand Valéry cite la phrase « La marquise sortit à cinq heures », l'action de sortir apparaît dans sa totalité.

Au niveau 2, l'imparfait saisit « une réalité d'accomplissement » et une « réalité d'accompli » : il est à la fois incident et décadent. Les utilisations de l'imparfait français sont très variées selon les proportions d'accompli et d'inaccompli. Dans l'incipit de *Salammbô*, « C'était à Mégara, faubourg de Carthage », il plonge le lecteur en pleine action. En revanche, on se rapproche de l'accomplissement, mais en restant perspectif, dans une phrase comme : « le lendemain, Pierre arrivait tout joyeux »<sup>50</sup>. La même phrase au passé simple, « le lendemain, Pierre arriva tout joyeux », exprime une réalité différente plus narrative et dépourvue de perspective, ce qui laisse entendre qu'après l'arrivée de Pierre, on passe à autre chose.

L'ouverture vers le futur se fait symétriquement à l'ouverture vers le passé. Si je chante « J'attendrai ton retour », le futur catégorique ou futur théique, est bien symétrique au passé simple. Il s'agit d'une pesée identique, en incidence, non plus *en réalité*, mais *en hypothèse*.

Le futur hypothétique, traditionnellement appelé le *conditionnel*, se construit en incidence / décadence, *symétriquement à l'imparfait*, avec les mêmes terminaisons en *-ais*. Il ôte au futur sa charge catégorique et augmente la charge d'hypothèse. Il s'agit donc d'une pesée particulière qui consiste en une *surcharge d'hypothèse* et qui oblige le futur catégorique à descendre en décadence.

### ***La temporalité de la mélancolie***

L'exigence egosystolique, coartant le Moi, circonscrivant le Moi. C'est d'elle que naît le Moi-qui prend-position, qui guide et délimite les intérêts et idéaux du sujet et aussi le Moi-qui-prend-possSESSION des valeurs objectales du monde ».

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 38.

<sup>49</sup> *Penser l'homme et la folie*, p. 38.

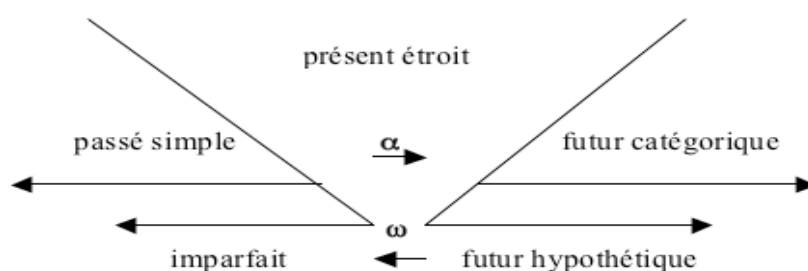
<sup>50</sup> *L.Sc.L.*, p. 63.

Maldiney trouve dans l'approche psychomécanique du futur hypothétique une explication strictement grammaticale de la temporalité mélancolique et livre une analyse particulièrement convaincante dans les trois premiers articles de *Penser l'homme et la folie*<sup>51</sup> en reprenant deux phrases typiques du discours mélancolique<sup>52</sup> :

*Si je ne me sentais pas si coupable, je ne serais pas si malheureuse.*

*Si je n'avais pas décidé ce voyage, je n'en serais pas là.*

Notons que la condition est au plus-que-parfait ou à l'imparfait et que la conséquence est au futur hypothétique ou conditionnel (pour Guillaume, le conditionnel n'est pas un mode séparé, il fait partie de l'indicatif). Un tracé supplémentaire va nous permettre de mieux appréhender le cinétisme de ces temps :



*schéma n°6 : départ des cinétismes temporels à partir des chronotypes  $\alpha$  et  $\omega$  du présent.*

Ce schéma montre que le futur catégorique se détermine au sortir du présent qui se clôt, tout comme le passé simple dans la direction opposée. Ce n'est pas le cas du futur hypothétique qui vient s'appuyer contre le chronotype  $\omega$ , c'est-à-dire le chronotype du passé dans le présent, symétriquement à l'imparfait. Ainsi, le futur hypothétique s'oppose non pas au présent en soi mais à l'entier du passé, y compris la partie passée du présent. Cette constatation amène Maldiney à la conclusion suivante : le présent qu'interpole ce futur hypothétique n'est plus en expansion, « il dénonce un état stationnaire du temps qui ne se temporalise plus... Ce présent n'est ouvert qu'à sa propre répétition indéfinie, sans jamais affronter l'incidence du temps qui vient, parce que justement *le temps n'arrive plus.* »<sup>53</sup> La perpétuité du temps toujours jaillissant est bien remplacée par une stagnation que Maldiney compare à celle d'une mare.

On peut rétorquer, continue Maldiney qu'il existe en français des constructions identiques qui ne sont pas de l'ordre de la plainte, mais du simple constat. En ce cas, on peut changer l'ordre des propositions et placer la condition soit en premier, soit en second parce que l'on a affaire à un raisonnement hypothétique ordinaire. En revanche, la plainte exige la condition en premier, et même sans que la conséquence ne soit mentionnée comme dans « Si j'avais su ! » ou Si seulement je n'avais pas ! ». Ce qui signifie que la plainte sous-entendue serait exprimée au futur hypothétique et énoncée dans la seule perspective du passé.

\*

<sup>51</sup> « Psychose et présence », p. 5, « l'existence en question dans la dépression et la mélancolie », p. 83, « Crise et temporalité dans l'existence et la psychose », in *Penser l'homme et la folie*, p. 117.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>53</sup> *Ibidem*, pp.56-57.

Grâce à Maldiney, l'œuvre de Guillaume a trouvé un écho qui n'est pas près de s'éteindre. Pour ce dernier, le parcours de la chronogénèse, du temps en germe du mode quasi-nominal jusqu'au *kairos* de l'indicatif tend à démontrer que, contrairement à ce que pensait Heidegger, « l'origine du temps (au sens strict, *Zeit*) n'est pas le futur pour lequel l'homme en projet se décide, mais bien le présent sans l'ouverture duquel aucun projet n'a lieu. »<sup>54</sup> Si, gardant à l'esprit qu'il s'agit bien de temps *linguistique* et *existential*, on se penche sur la chronogénèse de l'allemand, également mise au jour par Gustave Guillaume<sup>55</sup>, le point de vue de Maldiney se confirmera : le cinétisme du présent germanique (en anglais, allemand et néerlandais) se déploie bien depuis le passé, en ascendance vers le futur. Ce dernier point mérite une ample réflexion à laquelle nous formons le vœu que les philosophes<sup>56</sup> voudront bien se livrer en visitant et revisitant avec assiduité et patience les « aîtres de la langue » et les « demeures de la pensée » que Maldiney a ouverts pour eux.

\*

## Bibliographie

GUILLAUME, Gustave :

*Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*, suivi de *L'architecture du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion, 1984, 1<sup>ère</sup> édition, 1929.

*Langage et science du langage*, Paris, Nizet / Presses de l'Université Laval, Québec, 1984.

*Essais et mémoires de Gustave Guillaume, Prolégomènes à la linguistique structurale I*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2003.

*Essai de mécanique intuitionnelle*, tome I, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2007.

MALDINEY, Henri :

*Penser l'homme et la folie*, Grenoble, éditions Million, 1997, 1<sup>ère</sup> édition 1991.

*Ouvrir le rien l'art nu*, Fougères 42220 la Versanne, encre marine, 2000.

*Art et existence*, Paris, Klincksieck, 2003, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> éditions, 1985 / 1986.

*Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Paris, Cerf, 2012, 1<sup>ère</sup> édition 1975.

*Regard parole espace*, Paris, Cerf, 2012.

---

<sup>54</sup> *Aîtres de la langue*, p. 42.

<sup>55</sup> *Leçons de linguistique, 1943-1944, série B, Synthèse et analyse dans l'acte de langage*, inédit. Fonds Gustave Guillaume, Université de Savoie.

<sup>56</sup> Parmi ces derniers, nous pensons en particulier à André Jacob : il a suivi les cours de Guillaume pendant sept ans et élaboré un système existentiel qui prend son départ dans ce présent étroit que Maldiney appelle à juste titre le *présent-origine*. En ce lieu de la langue, Jacob situe *l'instant constant* qui contient tous les schèmes de la langue et tous les schèmes existentiels.

